

129

# VENDREDI SOIR

PAR

NOËL-VINDRY



LE MASQUE  
Collection de romans d'aventures  
créée et dirigée par  
ALBERT PIGASSE

---

VENDREDI SOIR

8.42  
72925  
(479)

DL. 4.12.1934. 14225

DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Série « Igor Alex et Pierre Castelet ».

Un mort abusif.

AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

*Romans :*

Le Canjuers.	(Épuisé.)
La cordée.	—
La haute neige.	(Nouvelle édition.)

*Romans policiers :*

Série « M. Allou, juge d'instruction ».

La maison qui tue.	(Épuisé.)
La fuite des morts.	—
Le loup du Grand-Aboy.	—
Le piège aux diamants.	—
Le fantôme de midi.	—
La bête hurlante.	—
L'armoire aux poisons.	—
Le collier de sang.	—
Le cri des mouettes.	—
Le double alibi.	—
Masques noirs.	—
A travers les murailles.	—

Collection « Le Scarabée d'Or ».

Les verres noirs.

AUX ÉDITIONS JULES TALLANDIER

La bête hurlante. (Nouvelle édition.)

NOËL-VINDRY

---

VENDREDI  
SOIR

*IGOR ALEX ET PIERRE CASTELET ENQUÊTENT*



PARIS  
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES  
2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS

*Copyright by* LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1954.

*Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation  
réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.*

Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 1954, n° 287.

## VENDREDI SOIR

---

### CHAPITRE PREMIER

Le commissaire Castelet, assis sur une mauvaise chaise dans le vestibule de la ferme, se détachait en pleine lumière devant la lampe à pétrole. En toute autre circonstance, il aurait pu prêter à rire, sous son déguisement paysan, immobile comme devant le photographe, son long visage grave impassible ainsi qu'à l'ordinaire. Mais vraiment, aujourd'hui, nul d'entre nous ne songeait à plaisanter.

Nous, au contraire, nous nous serrions dans la pièce voisine, debout au coude à coude, sans lumière, et nous ne distinguions même pas nos silhouettes.

Nous, c'est-à-dire cinq personnes : deux inspecteurs, le maire du village et son adjoint, moi-même enfin, Igor Alex, détective privé. Le maire et l'adjoint se trouvaient là simplement comme témoins, en prévision du meurtre qui allait être tenté devant nous ; comme ils avaient été témoins et même auteurs de sa provocation : à seule fin qu'on n'accusât pas la police d'une mise en scène ; car cette tentative de meurtre serait la seule preuve contre un coupable — le coupable de l'autre crime, celui qui était déjà commis.

Cette tentative... Je me répétais le mot, comme pour m'en convaincre. Je pensais bien, ou du moins je *voulais penser* qu'il ne se passerait rien d'autre ici qu'une tentative, que l'assassin serait arrêté à temps,

avant d'avoir frappé... Mais, en vérité, et je le sentais bien à mon cœur qui battait trop fort, je n'en éprouvais pas une telle certitude...

C'était Castelet qui s'offrait en victime, seul dans la pièce éclairée, face à la porte d'entrée qui s'ouvrait tout à l'heure devant le meurtrier... Le commissaire Castelet, de la Police Judiciaire; mon ami d'enfance, d'études, de guerre... comme un frère jumeau pour moi. Et certes, nous avons connu des brouilles et des querelles; mais aucune, je crois, comme celle d'aujourd'hui, celle qui s'était, non pas terminée, mais suspendue deux heures plus tôt; quand il avait, pour m'expédier aux réserves, invoqué contre moi ses pouvoirs officiels.

Il avait déclaré tout net qu'en sa qualité de commissaire, il appartenait, lui, à la Police Judiciaire, alors que, quel que fût mon passé, je m'étais relégué moi-même au rang des amateurs; qu'en quittant la voie officielle pour devenir détective privé, j'avais perdu le droit aux places d'honneur et qu'il incombait à lui seul de prendre les risques.

A des personnages aussi officiels que mes compagnons — maire, adjoint, inspecteurs — cette argumentation avait paru décisive.

Malgré mon indignation, malgré la violence de la querelle, il m'avait bien fallu abandonner le commandement, puisque les troupes ne m'obéissaient plus...

Sous l'autorité de Castelet, nous nous étions, deux heures plus tôt, glissés à travers champs jusqu'à la maison vide, avec des précautions de Sioux. Notre gibier, en effet, pouvait, flairant le piège, surveiller les alentours. Au rez-de-chaussée, Castelet avait allumé la lampe, pour qu'on en distinguât la lueur derrière l'imposte; puis, seul habitant officiel de la

baraque, il s'était installé face à la porte, envoyant promener tout comme moi les deux inspecteurs qui s'offraient pour cette place ; nous reléguant, si j'ose dire, dans une obscurité à la fois physique et morale.

Et, au physique comme au moral, il y faisait très froid... Tout mouvement, toute parole nous étaient interdits : car notre coupable pouvait rester longuement aux écoutes avant d'entrer ; je ne devais même pas placer ma coutumière exclamation : *Bon, parfait !* qui m'échappe dans toutes les circonstances de ce genre.

Nous écoutions la fine pluie d'hiver sur les chaumes d'alentour ; et parfois, au loin, l'abolement d'un chien ; musique monotone, et l'attente semblait longue...

Je n'avais, comme ressource, pour occuper mon esprit, que de ressasser en tous ses détails l'aventure qui nous avait conduits ici ; car, dans l'impatience et l'angoisse qui m'obsédaient, tout autre souci m'aurait semblé importun.

Singulière aventure, vraiment. Entourée dès l'origine d'un grand mystère, mais ne laissant pas soupçonner le drame qu'elle contenait. Partis sur la piste d'une rusée gazelle, nous nous étions soudain, au détour d'un sentier, trouvés en face du tigre.

C'est un des charmes du métier.

Oui, vraiment, au début, l'affaire semblait minime. Seule, la façon étrange dont elle m'arrivait aurait pu éveiller en moi quelque prémonition ; elle n'éveilla rien du tout, qu'un peu de curiosité... Le flair des détectives semble bien une légende !

Castelet, toutefois, avait, dès l'origine, pressenti quelque chose... Oui, cela, et quelle que fût en ce moment ma colère contre lui, je devais le reconnaître...



## CHAPITRE II

L'aventure qui se terminait sinistrement, dans cette ferme sordide, froide et humide, où il ne me serait permis que d'attendre et de regarder, cette aventure avait débuté, pour moi, une quinzaine plus tôt et par une tiède journée d'arrière-automne, quand une petite dame grise entra dans mon bureau.

Toute petite et toute grise. Grise de cheveux ; grise de robe ; grise surtout d'attitude et de maintien. Un moineau. Son regard, gris aussi, était tellement immobilisé par la crainte qu'il n'exprimait, que dis-je, qu'il ne voyait plus rien.

Mais, plus grise encore, semblait, comme une cendre impalpable, la recouvrir toute une vie d'humble fatigue. Non, pas la misère, pas du tout ; un grand effort, au contraire, pour n'inspirer aucune pitié, pour ne pas laisser sentir le poids des journées lourdes, pour se montrer une petite dame qui, si elle ne réjouit guère, du moins ne se plaint jamais.

Sans m'en apercevoir, je m'étais levé, je m'inclinai ; et, lui désignant le vaste fauteuil de cuir clair :

— Veuillez vous asseoir, madame, lui dis-je.

Elle était bien trop effrayée pour ne pas obéir ; elle aurait aussi bien sauté par la fenêtre si je le lui avais commandé. A peine installée sur l'extrême bord de l'énorme fauteuil, qui semblait un serpent prêt à l'engloutir, elle se mit à manier fébrilement la fermeture de son sac — gris, naturellement ; et, quand elle fut parvenue à l'ouvrir, elle se borna à prendre et à agiter une lettre ; elle aurait bien voulu

se lever pour me la remettre, mais comment faire avec ses deux mains prises?

Je me dressai rapidement, m'avançai et saisis l'enveloppe...

Et ce fut mon premier étonnement.

Je reconnaissais l'écriture de mon vieil ami le commissaire Castelet... Cette écriture qui dérouta les graphologues, révélant à la fois un ordre poussé jusqu'à la manie et d'étonnantes fusées de fantaisie; alors que la mienne, au contraire, décèle, paraît-il, un riche fond de toquades, mais cerné dans une méthode rigoureuse.

Puisque la lettre m'était adressée, je l'ouvris, pensant qu'elle mettrait un terme à ma surprise; elle ne fit que l'augmenter. Je lisais, en effet :

*Mon vieux, cette affaire me paraît quand même bizarre; elle est officiellement terminée pour moi; je l'ai passée au juge d'instruction, je me trouve donc dessaisi et ne dois plus m'en occuper; peux-tu le faire à ma place?*

C'était bref, comme toutes les lettres de Castelet; mais il y en avait bien assez pour me plonger dans la stupeur.

Que la police officielle demandât l'aide de la police privée, cela, je ne l'avais encore jamais vu... que dis-je! jamais imaginé.

Certes, Castelet et moi, nous sortions tous deux de l'Ecole supérieure de police, mais seul il avait persévéré dans la voie officielle; certes, il nous était arrivé souvent de nous épauler l'un l'autre, mais sans avoir l'air de nous en apercevoir; certes, il me savait incapable de tricher, mais il n'ignorait pas que je menais *ma* partie et qu'elle pouvait m'obli-

ger à lutter contre lui ; certes, il avait pour moi et depuis nos premiers jours une affection fraternelle, mais, dans le *service*, il n'oubliait pas que je représentais, moi, police privée, la race rivale et détestée.

De tous ces *certes* et de tous ces *mais*, aucune lumière ne surgissait ; le texte restait là, sous mes yeux, le texte qui m'appelait à l'aide, moi, l'ennemi... A l'aide de qui ? de quoi ? Pas de Castelet lui-même, puisqu'il se trouvait dessaisi et que toute la responsabilité passait maintenant aux juges. Non, je le comprenais bien : au secours d'un scrupule ; quelque chose, l'affaire pour lui terminée, le tracassait encore... Il m'appelait à l'aide, comme nous faisons jadis dans la cour de récréation, et ces appels ne se discutaient pas.

Un pépiement interrompit mes réflexions :

— Je n'aurai pas de quoi vous payer, monsieur...

— Que dites-vous, madame ? m'écriai-je. Cette lettre vaut n'importe quel chèque.

— Vraiment ? murmura-t-elle, abasourdie.

— Donc, ne vous inquiétez plus, tout est payé d'avance, frais et honoraires, et je me trouve à votre entière disposition.

Bien sûr, elle ne comprenait pas. Mais elle était résignée à ne pas comprendre ; résignée à cela comme à tout le reste... sauf à ce qui l'amenait chez moi aujourd'hui. Il avait fallu une bien grande injustice pour qu'elle se révoltât...

Cette injustice, c'était donc Castelet qui l'avait commise ? Et en connaissance de cause ? L'histoire, décidément, commençait de façon bien étrange !

Je retournai derrière mon bureau, où je prenais une majesté plus grande ; et j'allais en avoir besoin ! Pourquoi ? dira-t-on ; la malheureuse femme n'était-elle pas assez terrifiée ?

Non. Pas encore assez. Jamais assez ! Car je n'ai pas encore rencontré un seul client qui, sur quelque point, n'essayât de me mentir !

Oui, cette vérité qu'il veut me voir découvrir, pour laquelle il me paie et souvent très cher, c'est lui-même qui, par endroits, cherche à m'en écarter ! C'est de lui et de ses discours que je dois peut-être me méfier le plus !

Aussi ce ne fut point par sottise vanité, mais par nécessité professionnelle, que je demandai de mon ton le plus doctoral, celui de l'examineur devant sa victime :

— De quelle affaire, madame, s'agit-il ?

— De l'affaire Madeline, monsieur.

— Diable !... murmurai-je.

Et cette exclamation, aujourd'hui encore, me paraît, dans sa simplicité, exprimer à la fois mon impression première et la réalité que je ne prévoyais pas.

Pourtant, avec un suprême espoir, je demandai :

— Vous n'êtes pas madame Vassal ?

— Si, monsieur.

L'espoir s'écroulait ; je me raccrochai à un autre :

— Que désirez-vous, exactement ? demandai-je.

Et elle répondit avec la plus grande simplicité, comme si elle exprimait une évidence :

— Mais, monsieur, établir l'innocence de mon mari.

J'aurais dû placer mon *Bon, parfait !* ; c'était l'occasion ; mais je ne sus que murmurer pour la seconde fois :

— Diable ! diable !...

### CHAPITRE III

L'affaire Madeline-Vassal, je la connaissais hélas ! assez bien.

Par les journaux, d'abord, comme tout le monde ; les journaux du soir, surtout, les autres n'y ayant pas encore porté grand intérêt ; mais mon métier exige que je collectionne tous les faits divers, je possède même un service qui les classe sur fiches.

Je la connaissais aussi, cette affaire, plus directement ; par l'intermédiaire de mon ami Castelet, qui s'en était trouvé chargé de façon un peu inattendue. Car elle n'aurait pas dû, ne semblant pas très grave au départ, aboutir à la Première Division à laquelle il appartient. Mais la victime, affolée, avait porté plainte pour tentative de meurtre et ainsi Castelet s'était trouvé délégué. Comme plusieurs collègues étaient grippés dans les services voisins, que lui-même se trouvait libre momentanément, il avait gardé l'affaire pendant quelques jours.

Bien sûr, si je n'ai rien oublié de l'histoire, je ne me rappelle plus exactement par quelle voie chaque détail m'est arrivé : presse, Castelet ou M<sup>me</sup> Vassal. Le mieux pour moi est de la raconter très objectivement, telle qu'elle m'apparaissait dans cette claire journée de décembre ; ayant en face de moi, toute menue dans le fauteuil qui l'avait enfin engloutie, la femme de l'inculpé.

La femme de l'inculpé, que le commissaire Castelet lui-même m'envoyait ! Lui, qui avait arrêté le coupable et l'avait déféré au juge d'instruction ! Et

qui s'adressait à moi, pour être pris en flagrant délit d'erreur judiciaire!

Cela paraissait une histoire de fou.

De fou, d'autant plus que je n'imaginai pas où l'erreur avait pu se glisser...



Les coudes sur ma table et le menton dans les mains, je revivais la triste aventure du bijoutier Madeline et de son commis Musardin.

Je le connaissais, lui, le bijoutier ; je l'avais aperçu dans le bureau de Castelet. Je l'imaginai donc aisément, grand et digne sous ses cheveux gris, le sourire affable, mais sans bassesse, dans son beau magasin de la rue de la Paix, tout entouré de vitrines scintillantes.

Cela se passait un vendredi : le vendredi 5 décembre, date fatidique que j'allais me rappeler bien souvent ! Il y avait donc presque une semaine.

Peu après l'ouverture, vers deux heures, le bijoutier Madeline vit, le long du trottoir, glisser un long, long capot d'automobile, qui, au ralenti, n'en finissait plus de défilier ; après le capot apparut un chauffeur, impassible sur son siège ; enfin, et sur cette vision le mouvement s'arrêta, un coupé bleu roi... Mais déjà le chauffeur avait bondi de son siège, ouvrait la portière ; et, au seul aspect de l'homme qui descendait, avant même qu'il eût posé au sol le second pied, un commis, rigide, lui ouvrait toute grande la porte du magasin.

Car chez M. Madeline, tout le monde sait, au premier regard, apprécier la marque d'une voiture, l'étoffe et la coupe d'un costume, la nuance d'une cravate, la souplesse d'une paire de gants ; d'autres

qualités, autrefois, entraient aussi en ligne de compte, mais elles n'ont plus cours depuis 1914; l'arrivant, d'ailleurs, semblait les posséder aussi par surcroît.

Le visage long et fin, barré d'une courte moustache grise, n'était point déparé par une cicatrice au-dessus de l'œil droit, blessure de guerre sans doute; des lunettes d'écaille véritable, aux verres fortement teintés, obscurcissaient le regard.

L'homme, mince et plutôt grand, le manteau entrouvert, s'avança avec une dignité parfaite; distingué jusque dans sa claudication légère, qu'il atténuait en s'appuyant sur un jonc à pomme d'ivoire.

Dès son premier pas dans le magasin, il trouva incliné devant lui M. Madeline, qui semblait, de toute la journée, n'avoir rien attendu d'autre que cette visite, n'avoir rien à faire que de la recevoir de son mieux. M. Madeline souriait, certes, sans humilité — à peine un peu plus qu'il ne l'aurait fait avant la crise. Et, faute de pouvoir nommer l'arrivant qu'il n'avait jamais vu, du moins exprimait-il sa joie de le connaître désormais et d'être admis à l'honneur de le servir.

Le visiteur montra qu'il savait répondre, juste comme il fallait, au sourire commercial — d'un peu haut, mais de façon affable. Puis, commodément assis dans un fauteuil, il exposa, avec un léger accent espagnol, l'objet de ses recherches.

Il ne désirait pas du tout, aujourd'hui du moins, contempler des pièces de collection. Non, il s'agissait seulement de l'anniversaire de sa femme, qu'il célébrait chaque fois par un joli souvenir; un souvenir, toutefois, plus important cette année, puisqu'il convenait de consoler la marquise, qui, souffrante, devait garder la chambre.

Ces confidences étaient accordées gentiment, en grand seigneur qui ne marque aucune fierté, assez sûr de lui pour que les distances se conservent d'elles-mêmes et comme à son insu. Bien sûr, il ne se confiait pas tout de go comme je le résume, mais peu à peu; tandis que, nonchalamment assis dans un fauteuil à quelque distance de la table, il regardait, avec un intérêt hautain mais courtois, les trésors que le bijoutier étalait. Les commis, un peu à l'écart, observaient la leçon que leur donnait M. Madeline.

Une très bonne leçon. Le grand joaillier, uniquement occupé, semblait-il, à écouter son client, savait lui présenter les pièces comme en offrande; de plus en plus chères, naturellement; mais le chiffre était prononcé de façon si discrète, qu'un grand seigneur ne pouvait s'en effrayer.

Il faut croire que l'excès de bien peut nuire quelquefois, car entre toutes ces merveilles le client maintenant hésitait; non certes à cause du prix; non, mais plutôt, on le devinait, parce qu'il redoutait les caprices de la marquise. D'ordinaire, elle choisissait elle-même; et elle montrait un goût à la fois si parfait et si original, que son époux n'osait y substituer le sien...

Non, décidément, il préférerait attendre que la marquise fût guérie et vint choisir elle-même; à le faire sans elle, il risquait de l'irriter. Il s'excusait du dérangement; ils reviendraient bientôt tous les deux...

M. Madeline connaissait la vanité de la formule « nous reviendrons ». Alors, devant le poisson qui allait lâcher l'appât, il *ferra* brusquement. Il offrit de faire porter par un commis, chez M<sup>me</sup> la marquise, toutes les pièces pouvant l'intéresser; elle choisirait elle-même.



Le visiteur accepta ; non sans remercier, mais point trop : en seigneur accoutumé à ces hommages. Il donna son nom ; distinctement, mais sans appuyer, comme si chacun devait le connaître : marquis de Badarroz ; puis, négligemment, s'excusant presque de l'ostentation, il ajouta l'adresse : *Hôtel Martilez* ; c'est un des premiers du monde et le bijoutier sourit d'un air de connivence.

— Vers trois heures, dans vingt minutes, si cela ne vous dérange pas ? ajouta le marquis.

Malgré la formule courtoise, c'était un ordre et M. Madeline y acquiesça aussitôt. Toujours souriant, toujours saluant, il raccompagna son visiteur jusqu'à la voiture, dont le chauffeur ouvrit la portière.



A vrai dire, M. Madeline, d'ordinaire, n'aimait point trop ce genre d'opérations à domicile, qui comportent toujours quelques risques. Mais enfin, en temps de crise, on doit se montrer plus coulant ; puis le nom et surtout la résidence du client donnaient confiance.

En outre, le bijoutier, qui connaissait les malheureuses histoires survenues à des confrères trop crédules, s'était habilement prémuni contre tous les risques.

Il utilisait un commis, Musardin, spécialement choisi pour un ensemble de qualités : sa carrure, sa diplomatie, sa rigide élégance et sa constante solennité ; marchant à pas lents, parlant à voix basse, soulevant les bijoux comme en un sacerdoce, Musardin savait à la fois séduire et intimider, il convenait également pour les honnêtes gens et pour les voleurs, pour les nouveaux riches et pour les princes.

Ce Musardin, en outre, obéissait à de sévères consignes qu'il lui était interdit d'enfreindre, même en présence d'un souverain.

Il ne *devait* jamais perdre de vue les bijoux ; il *devait*, sans en avoir l'air, les étaler sur une table, dans un ordre déterminé, afin que tout vide se signalât aussitôt ; il ne *devait* pas permettre qu'on les transportât sans lui dans une autre pièce, sous quelque prétexte que ce fût ; il *devait* se placer de façon à commander aux portes ; il *devait* surveiller et prévoir l'apparition d'une arme, surtout entre les mains masculines.

Bref, ce commis de confiance *devait* prendre, sans en avoir l'air, une multitude de précautions — j'en oublie beaucoup — pour épargner à son patron un écoulement trop brusque de la marchandise.

— Quelles que soient les circonstances, lui répétait M. Madeline, vous ne devez pas, dans toute votre vie, perdre *un seul* bijou.

Et Musardin, cette fois-ci, obéit trop strictement, et à la lettre plus qu'à l'esprit ; il ne perdit pas *un seul* bijou, en effet ; il les perdit tous.

De l'hôtel Martilez, il ne rapporta rien — pas même une leçon utilisable, pas même sa dignité.

On l'avait retrouvé dans la baignoire ; et bien que M. Madeline n'eût jamais pensé à le lui interdire spécialement, Musardin devait bien penser que sa place n'était point là. Aussi n'y était-il pas allé de sa propre initiative ; son dernier souvenir s'arrêtait à la chute de l'immeuble sur sa tête, qu'il se rappelait nettement ; mais l'hôtel Martilez demeurant intact, Musardin paraissait victime d'une illusion. Le médecin légiste le confirma, réduisant le sinistre à un coup habile donné sur l'occiput, avec plus d'adresse que de force.

Si le commis demeurait imprécis quant à sa venue, tout habillé, dans la baignoire heureusement vide, en revanche il se montra plus loquace sur les impressions qui avaient précédé ; sans rancune, il les déclara excellentes.

Un inspecteur de la brigade territoriale procédait à la première enquête, et Musardin lui exposa de son mieux l'agréable prélude de sa mésaventure.

La marquise l'avait reçu dans le salon de son appartement en compagnie de son époux ; elle ne paraissait pas tellement souffrante ; au contraire, même : elle montrait un caractère fantaisiste et rieur. Légère comme un oiseau, elle papillonnait autour de Musardin, bavarde, exigeante, capricieuse.

Il en parlait, hélas ! avec plus d'émoi que de précision, et le signalement qu'il donna ne contenait que ces mots : « Quarante ans à peine, blonde, jolie, mince. »

Mais sa façon de les prononcer expliquait d'évidence qu'il ne se fût pas impatienté, quand, six heures approchant, sa cliente ne se décidait pas à choisir.

Quant au marquis, il était resté assis tout au fond de la pièce, immobile, les mains jointes et l'air résigné.

Pas un instant il ne s'était avancé.

C'était donc la marquise, la marquise seule — le pauvre Musardin en convenait tristement — qui, d'un geste un peu vif, avait rompu le charme.

Il lui aurait presque pardonné la fantaisie de la baignoire et l'atteinte à son prestige... Mais M. Madeline, qui perdait bien davantage et sans compensation préalable, ne trouvait rien dans cette histoire qui justifîât l'indulgence. Il obligea son commis à porter plainte pour tentative de meurtre

— ce qui allait amener le lendemain l'intervention de mon ami le commissaire Castelet.

Pour l'instant, l'inspecteur poursuivait l'enquête initiale, tandis qu'on télégraphiait aux frontières et que les services techniques photographiaient les empreintes digitales dans l'appartement du marquis.

On avait retrouvé, chez eux ou à l'hôtel, tous les employés qui pouvaient savoir quelque chose. Sans entrer dans le détail de ce qu'on apprit de l'un ou de l'autre, voici ce que révélèrent les interrogatoires.

La marquise était arrivée la veille au soir, jeudi, dans la longue automobile bleu roi qui semblait, le lendemain, avoir servi au marquis ; et conduite sans doute par le même chauffeur. Mais personne n'avait songé à en relever le numéro et elle n'avait pas été garée à l'hôtel.

La marquise, qui était seule et ne fit aucune allusion à la venue prochaine de son mari, choisit un appartement relativement simple : chambre, salon et salle de bains. Elle n'amenait aucun domestique, le chauffeur n'avait pas couché à l'hôtel.

Elle détenait un passeport au nom de la marquise de Badarroz y Evora y Calabredas ; le même nom qui, un peu écourté, allait, le lendemain après-midi, éblouir M. Madeline en son magasin.

La marquise s'était couchée tôt et l'on ne voyait rien à signaler jusqu'au lendemain matin, vendredi, où, vers dix heures, un visiteur se présenta ; se disant attendu, il demanda qu'on le conduisît chez la marquise. L'employé de réception, assez physionomiste par métier et doué d'une bonne mémoire visuelle, se le rappelait très convenablement ; ses souvenirs restaient frais, douze heures seulement s'étant écoulées lors de cette première enquête.

Il n'avait oublié que le nom ; mais c'était, il pou-

vait l'affirmer, un nom très ordinaire, très simple, sans aucune mesure avec les titres sonores de madame la marquise. Quelque chose dans le genre de Vidal.

Pour le physique, au contraire, l'employé se montrait très précis. Un homme mince, plutôt grand ; le visage long et fin avec une courte moustache grise ; une cicatrice au-dessus de l'œil droit ; une légère claudication de la jambe gauche...

Ce signalement ressemblait tellement à celui du marquis, fourni par le bijoutier Madeline, que l'inspecteur se le fit minutieusement répéter.

La description ne divergeait que par quelques détails : l'homme qui s'était présenté à la réception ne portait ni lunettes, ni gants, ne s'aidait pas d'une canne et ne révélait pas le moindre accent étranger. Seul, le vêtement différait de façon complète.

Sur ce dernier point, l'on pouvait se fier au réceptionnaire tout autant qu'à M. Madeline ; l'un comme l'autre, ils savaient du premier regard juger une coupe et une étoffe. Il suffisait de voir la moue de l'employé et son long haussement de tête, pour prévoir sa réponse à la question posée : non, le visiteur ne s'habillait point avec élégance ; demi-confection tout au mieux ; étoffe médiocre et déjà fripée.

— L'allure d'un employé subalterne, conclut l'employé supérieur. D'ailleurs, ajouta-t-il, le visiteur est arrivé à pied.

Cet étrange mode de locomotion l'excluait évidemment de la chevalerie motorisée : quelque crime qu'il eût commis par la suite, l'hôtel ne pouvait pas s'en trouver atteint.

La marquise, prévenue par téléphone, ne l'en avait pas moins reçu aussitôt. Combien de temps était-il

resté? On l'ignorait, son départ ayant passé inaperçu.

— Et vous ne l'avez plus revu?

— Non; mais j'ai quitté mon service à midi.

L'inspecteur appela donc l'employé qui lui avait succédé à la réception et qui, vers midi trois quarts, avait accueilli le marquis, lequel avait pris le temps de se nommer tout au long.

N'ayant pas vu le visiteur du matin, l'employé ne pouvait rien dire sur leur ressemblance. Mais le signalement qu'il fournit coïncidait, et cette fois dans les moindres détails, avec celui que donnait M. Madeline. Lunettes, gants, canne, accent, tout s'y retrouvait; jusqu'à la longue voiture et au chauffeur, qui allaient, deux heures plus tard, conduire chez le bijoutier son décevant client.

Le marquis, s'étant nommé, était aussitôt monté chez la marquise et ils avaient déjeuné dans leur appartement.

Puis on l'avait vu sortir de l'hôtel vers deux heures; entrer dans sa voiture et revenir quarante minutes plus tard.

Vers trois heures, un nouveau visiteur s'était présenté, qui n'était autre que le commis de M. Madeline, le malheureux Musardin; de noir vêtu, très digne, solennel et même un peu gourmé, il ne laissait prévoir en rien qu'on le retrouverait, tout habillé mais dépouillé de sa superbe, dans le fond d'une baignoire vide. Aussi ce dernier comportement avait-il d'abord surpris; toutefois, après coup, il s'expliquait.

Vers dix-huit heures, en effet, le marquis avait téléphoné à la réception pour annoncer son brusque départ, demandant qu'on vînt prendre les valises. Pour ce faire, les domestiques devaient circuler dans

l'appartement ; le marquis avait sans doute jugé préférable, vu l'état où l'on avait mis le pauvre Musardin, de ne point leur infliger ce triste spectacle ; et il l'avait relégué dans un endroit discret.

Puis, la note hâtivement payée, le marquis et la marquise s'étaient engouffrés dans leur somptueuse voiture.

L'infortuné Musardin, lui, était demeuré dans la baignoire, où on l'avait avec surprise découvert une heure plus tard. On l'en avait extrait, sous le regard réprobateur du gérant.



L'inspecteur ne put rien obtenir de plus. Les témoignages n'éclairaient nullement la personnalité réelle des coupables ; c'était la première fois que descendaient à l'hôtel ces clients indiscrets.

— Et la dernière ! affirma le directeur avec dignité. Quoique à la vérité et pour être juste, ils aient strictement payé leur note... C'est tout de même quelque chose... on ne peut pas dire qu'ils soient tout à fait malhonnêtes...

Un regard torve de M. Madeline arrêta l'éloge qui s'ébauchait.

Pendant ce temps, le service technique avait terminé son travail. On avait fouillé l'appartement mais sans plus rien y trouver ; on avait photographié les empreintes et pris celles des domestiques, pour les distinguer des autres ; celles aussi, bien sûr, du désolé Musardin, qui, plus humble qu'à l'arrivée, put enfin se glisser hors de ces lieux funestes.

On développa rapidement les photos, on chercha dans les fichiers ; si bien que, quelques heures plus

tard, on put réveiller le commissaire Castelet pour lui téléphoner les premiers résultats.

Les empreintes, éliminées celles des domestiques et, du pauvre Musardin, se réduisaient à deux types ; un homme et une femme, semblait-il.

Sur l'homme, on n'avait rien trouvé aux fichiers ; il n'avait donc jamais été arrêté.

Pour la femme, on avait eu plus de chance. C'était une voleuse de classe internationale, spécialisée dans les bijoux et l'usage abusif des coups sur la nuque. Mais, si ses empreintes avaient été plusieurs fois découvertes sur les lieux de ses méfaits, on n'avait jamais réussi à l'arrêter. On ignorait donc et son état civil exact et son signalement précis ; sa description, toutefois, telle que l'avaient donnée de précédentes victimes, s'accordait aux derniers témoignages.

Sur ces nouvelles, mon ami, après avoir chaudement remercié, se rendormit à poings fermés.

Comment aurait-il deviné que, sous ces apparences relativement bénignes, se cachait un des plus sinistres drames qu'il n'aurait jamais l'occasion de rencontrer ?



Il se trouva que, le lendemain, je dînais chez mon ami Castelet ; et, sans grand enthousiasme, il me répéta ce que les journaux du soir annonçaient déjà.

— Morne affaire, conclut-il. Je la repasserai à un copain dès que j'aurai trouvé mieux ; il la classera tout aussi bien que moi. Qu'est-ce que tu veux découvrir là-dedans, si malin soit-on ? A quoi s'accrocher ? Même pas aux receleurs ; le marquis a pris grand soin de ne pas demander des bijoux de collection.



Leur ensemble représente une jolie petite fortune ; mais, quand ils seront revendus séparément, on ne les reconnaîtra jamais. C'est l'histoire banale, idiote, où l'on se perd dans la grisaille, sans rien qui accroche.

Sans rien qui accroche... il allait être servi !

## CHAPITRE IV

La mésaventure du bijoutier était survenue le vendredi 5 décembre — une date que je ne suis pas prêt d'oublier. Ce fut le mardi suivant, 9 décembre, que l'affaire commença de *remuer*.

Ce matin-là, une lettre anonyme arriva à la Police Judiciaire.

Bien peu soignée en son genre, presque naïve, dirai-je, car on l'avait tout simplement écrite à la machine ; et chacun sait qu'une machine s'identifie mieux encore qu'une main. Il suffit de la retrouver... peut-être pensait-on que cela présenterait quelque difficulté ?

Quoi qu'il en fût, la lettre s'exprimait ainsi :

*Messieurs,*

*Le marquis que vous cherchez dans l'affaire Madeline n'est autre que le sieur Charles Vassal, domicilié 27, rue Baraban, employé chez M. Gougheir, marchand de tableaux.*

— Trop simple pour être vrai ! grogna Castelet en lisant le papier. Quelque farceur, sans doute, qui veut jouer un mauvais tour à ce malheureux Vassal, tout en se moquant de nous.

Néanmoins, parce qu'on ne doit jamais négliger aucune indication, si futile qu'elle paraisse, Castelet envoya la lettre aux services techniques, afin qu'on y recherchât les empreintes digitales. Mais on n'en

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE DE SCEAUX  
A SCEAUX (SEINE)  
LE 25 JUILLET 1954  
— N° IMP. 26.996 —

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

